

# 1817, ou comment faire advenir l'événement littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle

CATHERINE GÉRY

*C'est de la physionomie des années que se  
compose la figure des siècles.*

Victor Hugo, *Les Misérables*<sup>1</sup>

La commémoration des révolutions de l'année 1917 en Russie a donné lieu, un siècle plus tard, à pléthore de manifestations scientifiques ou de vulgarisation, dans lesquelles la littérature et les arts ont été largement mis à contribution. Cette « extase commémorative » qui s'est emparée des milieux culturels et académiques occidentaux (la Russie de Vladimir Poutine, pourtant friande de célébrations et de jubilés, s'étant finalement distinguée par une relative discrétion dans la célébration de ses deux révolutions), ne laisse pas de susciter toute une série de questions :

- de quelle façon et selon quelles modalités un événement historique se répercute-t-il dans la littérature et dans les arts, si l'on ne s'en tient pas à la traditionnelle et désormais caduque théorie du reflet (« les représentations de 1917 dans... ») ?

---

1. Nous adoptons ici la proposition de Michel Niqueux de faire figurer cette citation de Hugo en exergue à l'édition des actes du colloque sur 1817.

- 1917, qui fait sens pour l'histoire sociopolitique, est-elle une date pertinente pour l'histoire littéraire et artistique ?

- Qu'est-ce qui fait d'ailleurs « date » ou « événement » dans un domaine, celui de la littérature et des arts<sup>2</sup>, où la périodisation obéit à des contraintes très différentes de l'histoire factuelle, ne serait-ce qu'en raison de l'inertie propre aux objets culturels dont la valeur ne peut se saisir que dans le temps long ?

- Que signifie une conception événementielle de la littérature et des arts, et la valeur d'une œuvre est-elle réductible à (voire légitimée par) son impact événementiel ?

- Enfin, en quoi consiste l'intérêt du geste commémoratif pour les sciences humaines et sociales, et commémorer n'est-il pas un phénomène statique qui s'oppose au dynamisme de la pensée ?

Le colloque *Gogol avait huit ans... 1817 dans l'histoire de la littérature et des arts russes : un non-événement ?*, conçu au départ presque comme une pochade, a tenté d'apporter des éléments de réponse à cette série de questions qui se sont avérées d'une extrême importance. Un rapide tour d'horizon sur la Toile suffit à nous montrer que l'année 1817 est considérée – et présentée – comme assez pauvre en « événements » historiques mais aussi culturels. De façon tout à fait subjective, j'en ai choisi quelques-uns pour leur apparente insignifiance au regard de la grande histoire, mais qui m'ont semblé susceptibles de questionner en négatif les catégories de la rupture, de l'exceptionnalité ou du scandale, c'est-à-dire ce qui relève du tapage médiatique que l'histoire se charge de transformer en événement : en 1817, non seulement Gogol fête ses huit ans et Pouchkine ses dix-huit, mais à Odessa, on ouvre le Lycée Richelieu pour les garçons, en France, une femme est déclarée « le premier écrivain de l'époque » (il s'agit de Sophie Cottin) et en Allemagne, le baron Karl Drais von Sauerbronn invente le vélocipède, ancêtre

---

2. La notion d'événement littéraire est justement apparue au XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où la littérature se constitue en objet historique, alors que la médiatisation croissante du champ culturel entraîne des pratiques et des stratégies radicalement nouvelles et que la reconnaissance de ce qui fait événement implique une redéfinition de la littérature. Voir à ce sujet : Corinne Saminadayar-Perrin (éd.), *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle ?* Paris, Publications de l'université de Saint-Etienne, 2008.

direct de la bicyclette... Plus sérieusement, en Bohême, une découverte littéraire va contribuer à « composer la figure du siècle », comme le font les poèmes du barde Ossian ou le *Dit de la troupe d'Igor*, dont l'authenticité est d'ailleurs contestée en 1817 dans les pages du *Messenger de l'Europe*, mais l'événement se révélera mystification : c'est en effet cette année-là qu'on exhume le célèbre manuscrit de Dvůr Králové, un faux médiéval appelé à devenir un élément important de la construction discursive autour de la nation tchèque au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans son analyse de la réception et de la postérité de ce manuscrit, Catherine Servant envisage le faux comme une œuvre d'art à part entière, qui nous laisse entrevoir un monde alternatif ; elle confirme une des hypothèses de Marc Ferro, à savoir que ce qui n'a pas eu lieu, ou ce qui relève de l'imaginaire, est aussi de l'Histoire et peut se constituer en événement<sup>3</sup>. 1817 voit d'ailleurs la mise en circulation d'un autre faux, intitulé *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue*, publié à Londres et censé rapporter les paroles de Napoléon... 1817, l'année du faux ?

1817 est également une année qu'on pourrait qualifier de transition, « coincée entre le siècle des Lumières et l'éveil du romantisme<sup>4</sup> », mais aussi entre deux dates qui deviendront mythiques pour la Russie : l'invasion napoléonienne en 1812 et l'insurrection libérale de 1825, avec en ligne d'horizon le Congrès d'Aix-la-Chapelle qui aura lieu en 1818 et qui signera entre autres la fin de l'occupation de la France par les troupes russes. Cependant, si 1817 est une année banale et peu susceptible d'attirer l'attention de l'historien, nous aurions tort de négliger les périodes transitionnelles qui sont en fait indispensables à notre lecture et à notre compréhension du passé. De la même façon que pour l'Alice de Lewis Carroll, 364 jours de l'année étaient ceux d'un « non-anniversaire » (*un-birthday*) révélateur d'un au-delà de la perception habituelle, 1817 en tant que « non-événement » est un concept certes paradoxal, mais qui ouvre à la réflexion et nous invite à *faire advenir l'événement*, quand 1917 ouvrirait surtout à la fétichisation de ce qui était déjà inscrit par la tradition dans « l'histoire des historiens ».

---

3. Marc Ferro, *Cinéma et Histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993 (refonte de la première édition de 1977).

4. Roland Mortier, « La transition du 18<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle », *Dix-huitième siècle*, 14, 1982, p. 7.

En Russie, ce moment de transition ou cette « charnière » des siècles qui court des années 1790 aux années 1820, tenu à la fois pour le prolongement d'un siècle et la préparation d'un autre, est celui où les arts s'historicisent tout en tentant de répondre à la commande d'un monde contemporain lui aussi en pleine mutation ; c'est celui où la littérature s'autonomise et acquiert son champ propre, au sens bourdieusien du terme. L'apparition de nouvelles formes de sociabilité littéraire (amicales et autres sociétés savantes) et la multiplication des revues du type « almanach », qui vont bientôt conquérir des milliers de lecteurs sur tout le territoire, témoignent en grande partie de ces processus d'autonomisation. L'importance des revues pour « prendre la température » d'un segment historique et culturel dans toute sa profondeur est soulignée par la plupart des contributeurs à ce volume. Les revues sont au cœur de deux études pratiquant une micro-histoire érudite, qui vaut finalement tous les grands récits : celle de Michel Niqueux, qui a minutieusement dépouillé le *Messenger de l'Europe* pour 1817, révélant par là même toute la diversité d'une production littéraire bien loin de se réduire aux quelques grands noms canonisés par les institutions culturelles ; celle d'Ilya Platov, dont la « revue de presse » française en 1817 et son regard périphérique sur la Russie et les stéréotypes qui lui sont rattachés prouve, si besoin en était encore, qu'en considérant l'autre, c'est soi-même qu'on définit (il s'agit d'ailleurs là d'une des grandes lois de l'« imagologie »). En 1817, la Russie est « à la mode » en Europe, et cette question de la mode comme indicateur socioculturel est un prisme pertinent pour appréhender les codes et les goûts du passé, et tenter de reconstituer ce dernier dans ce qu'il a aussi de transitoire et de fugace.

En tant qu'année transitionnelle, 1817 est une année grosse d'événements à venir. Elle ne voit pas seulement la naissance d'acteurs culturels qui vont façonner le XIX<sup>e</sup> siècle, comme le montre Anna Leyloyan à partir de l'exemple d'Ivan Aïvazovski dans le domaine de la peinture de paysage ; c'est aussi l'année où sont publiés les *Essais en vers et en prose* de Konstantin Batiouchkov, qui signent en quelque sorte le triomphe du genre élégiaque dans la poésie russe et l'acte de naissance d'une « langue poétique nouvelle », celle des sentiments et des sens (Florence Corrado), dans une rupture d'avec le XVIII<sup>e</sup> siècle tout aussi fondamentale que celle provoquée par Didelot avec sa *Chaumière hongroise* dans l'art du bal-

let ; assister à l'avènement d'un nouvel imaginaire « national » succédant à l'imaginaire mythologique du ballet anacréontique est ainsi ce à quoi nous convie Pascale Melani. En cette période de transition, la transformation du système général des arts, qui annonce le romantisme, est sensible dans l'irruption à l'intérieur de l'espace littéraire russe de nouveaux modèles génériques qui côtoient, dans les pages des revues, ceux consacrés par le XVIII<sup>e</sup> siècle (épigrammes, fables, contes, moralités...). Andreï Dobritsyn, qui s'est attaché à l'étude de la fable d'Ivan Krylov « L'Auteur et le Brigand », déclamée en 1817 à la Bibliothèque publique impériale de Saint-Petersbourg, inscrit ce texte dans un espace transitionnel où XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, littérature française et littérature russe, archaïsme et innovation s'interpénètrent par le jeu de la réception et des commentaires qui l'accompagnent.

1817 est l'accomplissement du XVIII<sup>e</sup> siècle, et c'est déjà sa négation. C'est l'année où Fiodor Glinka, cet « écrivain pour toutes les saisons » et auteur des fameuses *Lettres d'un officier russe*, « invente » le *skaz* dans son conte populaire *Lucas et Maria* (*Luka da Mar'ja*) – une technique narrative qui aura plus tard, avec Nikolai Gogol ou Nikolai Leskov, la postérité qu'on sait (Leonid Heller). Le roman, en revanche, qui sera la forme emblématique du XIX<sup>e</sup> siècle littéraire russe, n'est pas encore advenu dans la littérature russe, sauf sous ses formes didactiques, picaresques ou épistolaires.

*Gogol avait huit ans... 1817 dans l'histoire de la littérature et des arts russes : un non-événement ?* a enfin été l'occasion de réunir des dix-neuviémistes, alors qu'il est plus que jamais nécessaire de réviser notre appréhension d'un siècle sur lequel tout n'a pas été dit (ou doit être redit) et d'en réécrire l'histoire littéraire, sans jamais oublier que nous ne pouvons appréhender les textes du XIX<sup>e</sup> siècle que comme des artefacts anachroniques, recouverts qu'ils sont par les couches interprétatives qui se sont juxtaposées et accumulées entre eux et nous. Le fait est que nous ne les percevons plus dans leur littéralité originelle mais à travers une série de filtres, voire de phénomènes de captation. La sentence d'Italo Calvino sur les classiques en tant que « livres qui, quand ils nous parviennent, portent en eux la trace des lectures qui ont précédé la nôtre et traînent der-

rière eux la trace qu'ils ont laissée dans la ou les cultures qu'ils ont traversées<sup>5</sup> » est illustrée par Serge Rolet dans son analyse de la lecture de Vissarion Biéliniski par la philologie soviétique. Biéliniski dont l'œuvre fut « panthéonisée » et « classicisée » à l'instar de celle des écrivains dont il fit la critique – il existe en effet une « centralité biéliniskienne » dans le critique russe et soviétique, comme il existe une « centralité pouchkinienne » dans toutes les histoires de la littérature russe, sans exception aucune.

L'entreprise de réévaluation, à laquelle nous devons nous livrer pour tenter de « retrouver » le XIX<sup>e</sup> siècle dans toute sa complexité et sa réalité aussi bien littéraire que matérielle, est donc avant tout celle des visions surplombantes, figées et institutionnalisées, imposées par les historiens de la littérature et les médiateurs culturels qui ont rédigé le « grand récit » linéaire et déterministe de la littérature russe (Catherine Géry). Ainsi, le début du XIX<sup>e</sup> siècle est le théâtre d'une « révolution silencieuse » passée presque inaperçue et actuellement encore peu étudiée, – ce point aveugle qu'est le tournant autobiographique et « individualiste » de la littérature russe (Galina Subbotina). Le même début de siècle accueille une autre révolution encore peu visible dans les histoires littéraires, quoique beaucoup plus bruyante : « l'explosion de la science » et des pseudo-sciences dans la sphère culturelle russe (Natalia Sacré).

« Dépoussiérer » le XIX<sup>e</sup> siècle russe en lui ôtant les strates d'interprétations qui l'ont peu à peu transformé en palimpseste – car ce siècle est celui qui a suscité le plus de commentaires, mais aussi celui qui a été le plus « patrimonialisé », ce qui en a durablement aliéné la lecture ; trouver de nouveaux marqueurs d'époque tout en donnant la primauté aux approches singulières, à la discontinuité, à l'hybridation, au foisonnement et à la complexité des situations ; fabriquer « notre » XIX<sup>e</sup> siècle (un XIX<sup>e</sup> siècle qui tout en se rapprochant des pratiques socioculturelles du passé, répond dans le même temps à nos sensibilités contemporaines) plutôt que se contenter de reproduire celui qui nous a été laissé en héritage par l'historiographie : telle fut notre ambition en l'année de commémoration du centenaire de 1917, une date que d'aucuns considèrent

---

5. Italo Calvino, *Pourquoi lire les classiques ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2018, p. 10.

justement comme marquant la « fin » du XIX<sup>e</sup> siècle en Russie. Voici, trois années plus tard, les traces scripturaires de ce petit événement scientifique franco-suisse.

INALCO – CREE